

**Chères lectrices, cher lecteur,**

Je suis né dans un grand port de la Méditerranée. J'ai passé plusieurs mois dans un chantier où une armée de charpentiers m'a façonné, il faut vous dire que je suis de bois. Mon lancement s'est fait très discrètement, un navire en bois n'étant plus à la mode, seuls mes frères en acier avaient la côte. Pour cette raison, mon premier voyage en mer s'est résumé à la traversée d'une darse pour me retrouver à quai le long de la grande place du centre-ville de ma naissance. Je n'avais même pas porté de pavillon pour cette courte croisière. L'armateur qui avait imaginé que je ferais du cabotage c'est vite rendu compte qu'il faisait fausse route avec un tel petit navire. Il m'avait vendu sur cale à un homme dont le métier demeurerait la table qu'autre chose. J'étais devenu un restaurant flottant, le décor ne manquait pas d'ancres, de filets, de cartes marines dites anciennes dont le titre flairait ancien, mais l'édition n'avait pas plus d'une année. Tout cela attirait le chaland et ses amis qui voulaient réjouir leurs papilles avec un beau poisson pêché il y a peu, et ruisselant de l'eau du port, aspergé par le poissonnier voisin, ça faisait plus frais.

Moi, qui rêvais de voyages à ma naissance, j'étais collé à un quai pour touristes, l'ambiance à bord restait proportionnelle au vin consommé, certain soir ça chantait sous mes lumières multicolores.

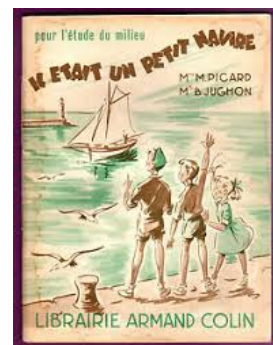


### **Un conte de Noël : J'étais le petit navire qui n'avait jamais navigué.**

Voilà des années que je ne décollais de mon quai seulement tous les cinq ans pour un rafraîchissement de ma coque qui servait de parc à moules, de pouponnière à poissons et de restaurant pour crabes verts à l'appétit féroce. Depuis vingt ans je m'étais fondu dans le paysage, de nombreuses cartes postales me montrent sous toutes les couleurs les plus vacancières possibles. Vous pouvez me voir, avec dans un coin les armes de la ville, et en surimpression le début d'une chanson qu'un marin en marinière et pompon rouge entonne :

*Il était un petit navire, (bis)*  
*Qui n'avait ja-ja-jamais navigué (bis)*  
*Ohé! Ohé!*

*Il partit pour un long voyage, (bis)*  
*Sur la mer Mè- Mè - Méditerranée, (bis)*  
*Ohé! Ohé!*



Curieusement, la chanson se limitait à ces deux tercets. Mon âme de petit navire négligé avait vite compris qu'il aurait été très inconvenant de poursuivre la chanson où les strophes entamaient une litanie sur une famine à bord, elle pouvait s'atténuer en mangeant le plus jeune marin. Évidemment la suite n'aurait pas été adaptée à l'image du restaurant flottant. Ce dernier se composait d'une grande salle sur le pont et d'une autre dans le faux-pont, la cuisine était située sous le gaillard d'avant. À ma naissance je devais être gréé comme une goélette, cela n'avait jamais réalisé et deux bouts de bois supportait un calicot : Restaurant : **Au petit navire !**

Les années passèrent, je regardais les grands voiliers, mes grands frères, appareiller, j'avais une grande admiration pour ces nouveaux navires que nous appelions paquebots. Ils n'avaient plus de voiles, mais leur majesté glissait sur les flots.

Un soir, dans le faux-pont, une douzaine de convives se réunirent pour festoyer. Il y avait là des femmes et autant d'hommes. Au bout de quelques minutes, je compris qu'il s'agissait d'un capitaine d'un des paquebots que j'avais entrevu dans l'après-midi accompagné d'amis. Un moment, une des convives, jeune dame blonde, apostropha en roucoulant celui qui devait être le commandant : « Vous avez beaucoup voyagé, Commandant, vous devez connaître toute la terre ! », il lui a susurré, d'un petit air satisfait à rendre jaloux Pic de la Mirandole : « Oh ! Mon Dieu, Madame, si je ne connaissais que ça ! ».

Puis, elle insista pour savoir comment on pouvait aller de Marseille au Japon ?

- « Pour aller de Marseille au Japon ?... Vous voudriez savoir ? ... mais rien n'est plus simple. Vous êtes sur la passerelle du navire regardez ! Au départ on pousse le navire pour sortir du port. Les remorqueurs tirent bien un peu, mais on le pousse aussi... avec les machines, bien entendu – Tribord et Bâbord, en avant doucement - ... de cette façon ça va mieux.



Tout de même, ça prend un certain temps, parce que les navires, aujourd'hui, atteignent des longueurs démesurées. Le mien 175 mètres, pas mal quand même. On ne pourra guère dépasser les 200 mètres, pour pouvoir passer le canal de Suez sans raboter quelques zigzags, et il y aura aussi les coudes des rivières, à Saïgon et à Shanghai ».

Moi, petit navire n'ayant jamais parcouru plus d'un mille à deux milles pour traverser le port du chantier à mon quai, je buvais ses paroles et je me voyais passer le Horn.

Mais revenons à la suite des dires du Commandant, la belle blonde buvait ses propos, à mon avis elle se voyait en costume traditionnel chinois en mousseline de soie florale, - Pour en revenir à notre manœuvre, étant donné que cela restait assez long pour sortir tout le navire de sa place à quai, on en profite pour remuer un peu le gouvernail : « À gauche 10 ... à droite 20 », ça le déraille. Sorti du port nous mettons les machines en « Avant toute ! vitesse maximum », allure de route. Il n'y a plus qu'à se tourner vers l'officier de quart et lui dire : « Monsieur, donnez la route pour Yokohama ».

J'écoutais ceci avec délectation, et malgré ma coque couverte de bestioles marines et mon bordé vieillissant, je me voyais fendre les flots du détroit de Malacca pour me retrouver en Mer de Chine.

Un jour, des gens sont venus, ont déménagé tout mon mobilier, je demeurais une coque vide. Le calicot au titre poétique : *Il était un petit navire*, fut roulé et jeté sur un tas d'immondices. Le 5 décembre, une espèce de barcasse se prenant pour un remorqueur fumant et puant est venue me chercher pour me conduire dans un marigot de fin de marée plein de débris flottants. Je retrouvais là de vieux squelettes tenus pour quelque temps encore par leur quille, écorchés par la pourriture, et les mauvais vents. Elles radotaient encore, se rappelant de leur fière étrave coupant les vagues et leurs œuvres vives laissant un sillage aux merveilleuses ondulations souvent bleues, quelquefois vertes, la nuit remplies de scintillements, la Voie lactée sur mer. Quand elles ont vu mon sinistre convoi arriver le même jour de la Saint-Nicolas, elles n'ont pas compris, Saint Nicolas, le saint patron des marins. Mon calvaire maritime commençait. Fini les belles histoires des marins se restaurant dans mon entrepont, finit le doux ressac issu des navires longeant mon bord, j'adorai cela, j'avais l'impression d'être dorloté à l'onde marine. J'allais pourrir, ensuite mourir et disparaître dans cette horrible mare huileuse.

Un jour, j'aperçus une personne qui s'approchait de moi. Elle écartait la barrière des folles plantes maritimes en écrasant les vieilles boîtes de conserve venue s'échouer dans cette vase putride. J'avais bien remarqué quelqu'un qui m'avait observé avec une paire de



jumelles ! Il apparaissait comme un homme d'une quarantaine d'années, barbu et bien campé dans ses bottes. La marée basse, permettait de m'approcher et de contourner ma carcasse, l'homme caressa furtivement mon couple, j'avais vieilli et il a bien longtemps que ma vieille coque ne frémissait plus à cette caresse dans cet enfer de fers rouillés, de pourritures, de rebus de matériel de la civilisation. Pourtant, mon visiteur fit trois fois le tour de ma sépulture maritime. Puis, il partit ... Je me retrouvais

de nouveau seul, mon chagrin devenait immense, je pensais : « Tu viens d'avoir ta dernière visite avant le grand naufrage, ton joli nom *Il était un petit navire* va disparaître à jamais de la mémoire du port. » Je ne pouvais même pas pleurer, quelle tristesse sans fin.

Noël passa ! Je regrettais ma crèche construite pas des marins, un véritable travail de matelot à la voile que l'on plaçait sur le pont à côté de la coupée. Je me souvenais de sa bénédiction par l'aumônier des marins. Ensuite, quelques jours après nous avions le réveillon du Jour de l'An. De l'apéritif à l'aube, les histoires de mer, les chants de nos équipages cap-horniers, long-courriers, marins d'État, pêcheurs de toutes les mers, s'entrechoquaient comme les verres. Inutile de vous raconter le lavage des ponts les jours suivants.

Le temps de ma beauté, de ma jeunesse avait disparu. ... Inutile de regretter ces jours bénis, c'est la vie ! dit-on avec un certain cynisme.

Un mois après, je revis mon visiteur accompagné d'une femme et d'un homme de mer, ce dernier ne pouvait pas cacher sa qualité, le véritable cliché du loup de mer.

Par coefficient dépassant 110, celui des grandes marées, je flotte. Cela ne durait pas très longtemps, l'eau envahissait ma pauvre cale, mais je flottais ! Ce jour-là, le marin descendit avec marteau et un gros paquet de chiffons pour servir de batardeau et essayer de ralentir l'invasion de l'eau qui commençait à recouvrir le dessus de la quille.

Au même moment, un petit remorqueur de chantier s'approcha, une remorque fut capelée sur mon gaillard, elle se tendit et voilà, à ma grande surprise que je quittai ce cimetière qui aurait dû voir ma dégradation lente, mais sûre. Je ne savais pas quoi penser.

Nous traversâmes un bassin, pauvre convoi que les fiers navires n'arrêtaient pas de critiquer « voici l'ancêtre qui passe ... regardez ce déchet flottant ». J'avais honte de mon état, moi qui, il y a fort longtemps, apparaissais, si fier de ma courbure longitudinale presque féminine. Bientôt nous rentrâmes dans un bassin de radoub. L'eau se retira, des morceaux de bois me maintinrent sur la ligne de tins (série de bois sur laquelle repose la quille d'un navire dans une forme de radoub ou dans un dock flottant). Mon horizon s'était bouché, je reposais au fond entouré de murailles, le tout isolé de la mer par une porte étanche immense mais de l'eau s'infiltrait bruyamment pourtant je restais au sec, elle disparaissait et je ne pouvais pas l'expliquer.



Les quelques ouvriers qui m'avaient accueilli disparurent et je me retrouvais seul au fond du trou, la nuit arriva !

Des questions m'assaillaient :

- Pourquoi ?

- Je n'avais pas revu le trio humain qui m'avait sorti de l'enfer, d'où sortait-il ?

Je m'endormis, pas comme les hommes bordés dans leur lit douillet, mais caressé par des filets d'air qui prenaient un malin plaisir à faire le tour de ce qui était considéré comme une épave.

Le lendemain matin, vers les six heures, des bruits venant de toutes parts me réveillèrent et je fus envahi par une meute de gens casqué et habillés de combinaison de travail. Au-dessus de moi des grues commençaient à descendre du matériel, des planches, je pressentais un ravèlement complet de mon ancienne parure de bois. Pourquoi ?

Pendant un bon mois, ça : décapait, arrachait, sciait, perçait, clouait, vissait, ponçait, peignait, roulait, aménageait, tout cela dans un concert de sons dont je ne pouvais déterminer l'origine, tout ceci s'accordant avec des ordres, des cris, et autres jurons. Bruits ambiants, mélangés avec le brouhaha habituel, j'étais au milieu d'un orchestre lors d'un concert de bruits de chantier naval. Il faut dire que dans la cale voisine, un cargo en réparation était beaucoup plus bruyant que moi.

De jour en jour, je m'embellissais. Le bordé de chêne assemblé et finement dessiné semblait apparaître comme le chef-d'œuvre signé d'un ébéniste de renom tel André-Charles Boulle tellement la simplicité de sa courbe présageait un déplacement des plus conséquent dans les flots.

Un jour, les vannes de la porte furent ouvertes et l'eau commença à envahir la cale. Au bout d'une petite heure, je flottais et je sortais des entrailles du radoub pour revoir la surface terrestre. En peu de temps, je fus conduit le long d'un quai où une grande grue évoluait. En une journée, mes deux mâts furent plantés dans mon pont et ajustés sur ma quille. Je fus gréé en goélette !

Au bout d'un bon mois le long du quai, je vis tout ce qui l'encombrait partir dans les recoins du chantier que je ne pouvais pas connaître. Une tente fut installée, le quai balayé, des plantes vertes et fleurs décoraient les lieux. À bord, l'équipage embarqué depuis peu, briquait les cuivres, nettoyait le pont, rangeait le matériel. J'avais retrouvé mon nom : *Il était un petit navire*, mais pas de pavillon tricolore. J'avais entendu un homme, bien de sa personne, certainement le capitaine, parler d'acte de francisation, il avait été signé et il serait apporté lors d'un grand jour que tout le monde à bord dénommait *baptême*. Je ne savais pas ce que cela représentait, moi, petit navire transformé en ponton restaurant sorti de son chantier de construction depuis de nombreuses années.

Un grand jour arriva ! Des voitures très belles déversaient des dames fort bien habillées,



des hommes en costume, des officiers de marine, des officiers, un prêtre, et il y avait même une chorale de marins. Tout le monde s'aligna sur le quai, un matelot apporta une bouteille. L'homme qui m'avait sauvé de la déchéance éternelle entama un discours où se mêlaient navigation à voile, architecture, marine, croisière, poésie, littérature, etc. Le prêtre me bénit ! Soudain, le matelot à la bouteille donna cette dernière presque

débouchée à une belle dame dénommée marraine, le bouchon partit dans un bruit sec et un liquide pétillant arrosa ma coque. Mes nouveaux amis bateaux m'avaient dit qu'une bouteille serait fracassée sur mon plat-bord, j'avais été sauvé du choc traditionnel, mais incongru sur ma nouvelle et belle peau de bois. Le pavillon tricolore fut frappé à la poupe. Des chants de marins furent modulés au gré des nombreux petits verres de l'apéritif.

Maintenant, j'existais comme un vrai navire ! Quel bonheur ! J'en tremblais de toutes mes membrures !

Quelques jours plus tard, l'équipage au complet, les passagers embarqués, approvisionnement terminé, le pilote monta à bord. Les amarres furent larguées. Je sortis du port grâce à ce nouvel engin dont j'avais été équipé appelé moteur pour me déplacer dans les ports, je passai les jetées, un léger tangage se fit sentir. Pour la première fois, après ma longue existence *pontonnière*, les premiers embruns arrosèrent mes superstructures.

- J'étais libre, les mers du Sud si souvent rêvées pointaient au-delà de l'horizon au bout de ma proue, « *Tant crie-l'on Noël qu'il vient* », disait le poète médiéval François Villon.



\*illustration Pixabay

René Moniot Beaumont  
Littérateur de la mer  
Académie de marine (ip)